

Textes

Hilary Putnam, *Raison, vérité et histoire* – deux premières pages.

Texte 1

Une fourmi marche sur le sable. En se déplaçant, elle dessine une ligne. Elle trace des courbes, revient en arrière, de sorte que par un pur hasard son parcours finit par ressembler nettement à une caricature de Winston Churchill. La fourmi a-t-elle dessiné un portrait de Winston Churchill, une image qui dépeint Winston Churchill ?

La plupart des gens, après un instant de réflexion, diraient que non. La fourmi, après tout, n'a jamais vu Churchill, ni même un portrait de Churchill, et elle n'avait nullement l'intention de dépeindre Churchill. La fourmi a simplement tracé une ligne (ce qui était déjà involontaire), une ligne que nous nous pouvons « voir » comme un portrait de Churchill.

On peut exprimer ceci en disant que la ligne n'est pas « en soi » une représentation d'une chose plutôt que d'une autre. Le fait qu'une chose ressemble aux traits de Winston Churchill n'est pas suffisant pour que cette même chose représente ou désigne Churchill. Et ce n'est pas non plus nécessaire : dans notre culture, la forme imprimée « Winston Churchill », les mots énoncés « Winston Churchill », et bien d'autres choses encore sont utilisées pour représenter Churchill (mais d'une façon non-picturale), tout en ne ressemblant en rien aux traits de Winston Churchill, au sens où une image – même une esquisse – peut lui ressembler. Si la ressemblance n'est ni nécessaire, ni suffisante pour que quelque chose représente quelque chose d'autre, comment pourrait-il y avoir quoi que ce soit de nécessaire ou de suffisant à cet effet ? Comment diable une chose peut-elle représenter (ou « remplacer », etc) une chose différente ?

La réponse peut sembler évidente. Supposons que la fourmi ait déjà vu Winston Churchill, et supposons qu'elle ait l'intelligence et l'habileté nécessaires pour en faire le portrait. Supposons qu'elle ait dessiné la caricature intentionnellement. Alors, le tracé représenterait bien Churchill.

Supposons maintenant que la ligne ait la forme WINSTON CHURCHILL. Et supposons que ce soit accidentel (ignorons le fait que c'est peu plausible). Alors la « forme écrite » WINSTON CHURCHILL ne représenterait pas Churchill, même si cette forme écrite désigne effectivement Churchill quand elle apparaît aujourd'hui dans n'importe quel livre.

On pourrait donc penser que ce qui est nécessaire à la représentation, ou ce qui est avant tout nécessaire, c'est l'intention.

Texte 2 (suite directe du texte 1)

Mais si j'ai l'intention de représenter Winston Churchill par quelque chose d'autre, même dans mon langage privé (même si je me dis les mots « Winston Churchill », sans les prononcer), il faut que j'aie déjà pu *penser* à Churchill. Si des lignes sur du sable, des bruits, etc., ne peuvent « en soi » représenter quelque chose, alors comment se fait-il que des formes pensées le peuvent ? Mais le peuvent-elles vraiment ? Comment la pensée peut-elle tendre la main et « saisir » ce qui est à l'extérieur ?

Dans le passé, certains philosophes ont hâtivement conclu à partir de ce type de considérations qu'ils tenaient une démonstration de la nature essentiellement non-physique de

l'esprit. L'argument est simple : ce que nous avons dit du tracé de la fourmi s'applique à tous les objets physiques. Aucun objet physique ne peut, en soi, désigner une chose plutôt qu'une autre ; pourtant, les pensées réussissent de manière évidente à désigner une chose plutôt qu'une autre. Donc la nature des pensées – et par là-même celle de l'esprit – est essentiellement différente de celle des objets physiques. Les pensées sont caractéristiquement « intentionnelles » - elles peuvent désigner une autre chose ; aucun objet physique ne possède d'intentionnalité, sauf lorsque celle-ci dérive de l'utilisation de cet objet physique par un esprit. C'est du moins ce que l'on prétend et c'est un peu rapide : on ne résout rien en postulant des pouvoirs mystérieux de l'esprit. Mais le problème est bien réel. Comment l'intentionnalité, la référence, sont-elles possibles ?